

tion lui coûta cher. L'œuvre, en effet, était immense et disproportionnée aux moyens dont il disposait. Ses économies furent vite absorbées, une grosse dette fut contractée sur sa responsabilité personnelle, avec les déboires que connaissent bien tous ceux qui se sont trouvés mêlés à de semblables entreprises. Pour comble de malheur, il advint que le beau couvent, à peine terminé, 1867, fut détruit par un incendie.

Dans cette extrémité, le pauvre curé, réduit presque au désespoir, eut du moins la chance de vendre sa propriété et les murs de sa maison à la Congrégation des Sœurs Grises qui la rebâtirent et en firent le magnifique établissement que tout le monde connaît.

Grâce à cette heureuse circonstance et à la plus stricte économie, le P. Michel parvint à désintéresser tant bien que mal tous ses créanciers.

Mais cet homme têtue n'était point facile à décourager. Il pensa qu'après avoir pourvu à l'éducation des petites filles, le temps était venu de faire quelque chose pour les petits garçons. Cette même année 1907, trois Frères de la Congrégation des Viateurs furent installés à Aylmer.

Le malheur voulut que, quelques années plus tard, ces bons religieux, pour échapper aux tracasseries de certains commissaires d'école inintelligents, se soient crus dans la nécessité de quitter Aylmer, au grand regret de la population qui les estimait. Il était réservé au curé actuel de les rétablir dans ce poste.

Lorsque, le 21 décembre 1873, le P. Jouvent quitta la magnifique paroisse de Buckingham pour celle plus importante encore de Pembroke, Mgr. Guigues lui donna le P. Michel pour successeur.



Le P. Michel n'apporta donc pas à Buckingham d'autres trésors que son grand cœur. Mais son cœur il le prodigua, trente ans durant, sans compter, et sans faire acception de personnes ou de races. Ajoutons, pour être juste, que ses paroissiens ne furent point ingrats, et que tous, canadiens et irlandais, rivalisèrent à son égard de ce dévouement et de cet amour auxquels une âme sacerdotale est si sensible.